

# Quelques jalons pour comprendre l'économie tsigane

Alain Reyniers

Ethnologue, Université de Louvain-la-Neuve,  
Directeur de la revue *Etudes Tsiganes*

La question de l'économie tsigane intrigue. Les préjugés ne manquent guère et stigmatisent autant l'attitude "indolente" des Tsiganes face au travail que l'origine obscure de leurs ressources, une richesse mal acquise ou la misère. Le sédentaire s'interroge sur les conditions d'existence du nomade : "Depuis le pardon du Christ, le Tsigane ne travaille pas ; il fait des clous et des fers pour les chevaux mais cela n'est pas du travail sérieux" (conclusion d'une histoire racontée en Hongrie). Le paysan pour qui il n'y a d'autre activité sérieuse qu'agricole doute, quant à lui, de la qualité d'un travail lié aux opérations commerciales : "Le Tsigane n'a pas l'habitude du labourage", ou encore "Il s'y connaît comme le Tsigane en labourage". Pour conclure : "Il a peur du travail comme le Tsigane". En revanche, les activités commerciales des Tsiganes sont souvent stigmatisées : "Rare comme le Tsigane sans le troc", ou encore "Marchander comme un Tsigane". Dans un ouvrage sur la langue romani paru en 1930, Popp Serboianu place les Tsiganes comme les Juifs au ban de la société roumaine : "un peuple qui mendie pour vivre, un autre qui amasse pour dominer" ; "Quelques nomades ayant comme tout idéal le vol et la rapine et pour toute patrie une feuille au souffle du vent". Prises parmi bien d'autres, ces diverses représentations ne poussent guère à une approche nuancée des rouages de l'économie tsigane.

## Formes traditionnelles d'organisation du travail

Et pourtant, les Tsiganes occupent des positions sociales très diverses, liées à leurs activités d'artisans, de commerçants, d'ouvriers, mais aussi de fonctionnaires, de patrons d'entreprises, d'artistes ou d'intellectuels. Certaines de ces activités sont anciennes : la forge, la musique et la danse. Il est fait notamment allusion au métier de musicien dans des documents perses rédigés au milieu du Xe siècle. Le travail du métal est observé dans l'île de Corfou dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Divers documents indiquent qu'il est largement répandu en Europe centrale un siècle plus tard. L'observation des outils utilisés montre d'ailleurs que cette activité artisanale est vraisemblablement liée à une tradition indienne multiséculaire. La vannerie, la confection d'objets en bois, le commerce ambulancier, la vente des chevaux, les travaux journaliers sont également des occupations professionnelles ancestrales. D'autres activités, comme le travail en usine, sont plus

récentes, liées notamment à la politique des États à l'égard des Roms, des Manouches ou des Gitans. Par nécessité, par choix, par opportunité, des familles se sont toujours dégagées de leur milieu d'origine pour s'insérer, d'une façon ou d'une autre, dans la société majoritaire.

En fait, les ressources des Tsiganes dépendent largement de l'ordre économique des sociétés dans lesquelles ceux-ci sont appelés à s'intégrer. La diversité des situations rencontrées ne peut être niée et la réduire à l'extrême serait malhonnête. Elle résulte de l'adaptation aux circonstances, notamment aux politiques qui visent les Tsiganes depuis leur apparition en Europe, au cours des siècles suivants et tout récemment encore. L'économie tsigane n'est donc pas statique. Elle s'insère dans l'économie de la société environnante qui en fixe le plus souvent les conditions d'exercice. Ainsi, les forgerons tsiganes ont-ils pu conserver pendant des siècles un monopole de fait dans les villages d'Europe orientale où ils étaient installés, tout comme dans la Péninsule ibérique. Or, la plupart d'entre-eux ont été progressivement évincés sous la pression du machinisme, quand ce n'est sur décision des Princes. Mais, en dehors de ces faits, il est possible de faire également apparaître une série de traits partagés par un grand nombre de Tsiganes, aussi bien dans le passé, que dans le présent, partout où leur présence a pu être signalée.

Ainsi, les Tsiganes passent-ils souvent pour des nomades. La majorité s'est pourtant sédentarisée. Les uns s'y sont résolus, assurés de débouchés locaux. Les autres y ont été poussés, sous le poids de multiples difficultés, souvent en y perdant leur autonomie. Pourtant, nombre d'entre eux ont tendance à pratiquer des activités qui ne nécessitent pas un attachement irrémédiable à la terre. Ceux-là recherchent plutôt un travail dont la rentabilité est immédiate, liée à la fourniture de marchandises, de services ou d'un apport temporaire en main-d'œuvre à une clientèle dispersée. Plusieurs parmi eux excellent aussi comme intermédiaires, favorisant les transactions entre vendeurs et acheteurs. Tout cela contribue à la formation d'un état d'esprit indépendant et à une liberté de mouvement que l'évolution des contraintes économiques et les tentatives d'assimilation forcée ne contrarient qu'avec difficulté. Diverses observations permettent effectivement de classer ces Tsiganes dans la catégorie des nomades péripatétiques<sup>(1)</sup> Ceux-ci forment des communautés endogames, généralement itinérantes (mais cet aspect n'est pas essentiel), dont les activités principales sont bien liées à la fourniture intermittente de marchandises, de services et de main-d'œuvre à une population dotée d'un pouvoir d'achat suffisant, installée sur un territoire plus ou moins étendu, mais dont les besoins ne sont pas réguliers.

Plusieurs études ethnographiques récentes<sup>(2)</sup> montrent que, d'une manière générale, les activités indépendantes dont la rentabilité est immédiate et plutôt liée à un effort ponctuel sont les plus recherchées, voire les plus valorisées par les Tsiganes. Ceux-ci seraient, avant tout, des travailleurs indépendants, maîtres de leur temps et de leur force de travail, libres de leurs mouvements comme de l'organisation de leurs services. Ils excellerait là où toute entreprise basée sur une organisation du travail moins souple s'avère non rentable, là où apparaît un besoin occasionnel, une carence dans l'offre et la demande, là où ils sont les seuls à proposer des biens et des services très spécialisés. Dans ce contexte, il faut aussi insister sur l'importance de la polyvalence individuelle ou collective. Elle est la clé de gains élevés (ou tout au moins assurés) et gage d'une bonne adaptation aux situa-

tions conjoncturelles. Combinée à l'exigence de la mobilité, la polyvalence pousse au choix d'activités qui ne nécessitent pas un outillage volumineux et sophistiqué, qui portent sur le négoce de marchandises aisément transportables, qui demandent un travail intensif et de courte durée, souvent exercées en plein air. D'une manière générale, l'entretien d'un savoir-faire s'avère utile. Mais, plus que tout, la réussite matérielle de ces Tsiganes est subordonnée à la capacité de cerner les affaires opportunes et à la maîtrise d'un jeu relationnel. Ils doivent prendre l'initiative du contact économique avec les Gadje et être à même de jouer un rôle, persuader, "baratiner", faire preuve d'audace et de persévérance.

L'organisation de la production proprement dite peut prendre plusieurs formes. Le travail en solitaire existe mais il n'est pas valorisé socialement. L'intensité des relations au sein des familles et des communautés pousse plutôt les gens à s'associer. Les formes d'association au sein de la cellule familiale sont très variables : travail exclusif des femmes et des enfants, phase artisanale exercée par les hommes et démarchage laissé aux mains des femmes, association de tous les membres actifs, etc. Un type d'association momentanée, la *vortacia* (camaraderie), lie des hommes, – parents le plus souvent – qui mettent en commun leur force de travail, leurs compétences spécifiques, le moyen de locomotion, afin de rechercher ensemble les ressources. Il s'agit d'un système profondément égalitaire (les profits sont répartis en parts rigoureusement égales, sans tenir compte du type de travail fourni par chacun des associés) qui ne lie personne au-delà de l'affaire menée à son terme. Mais, dans la pratique, ce type d'association a tendance à se reproduire entre individus de même condition ayant déjà travaillé ensemble et ayant apprécié les résultats de la mise en commun. Quelle que soit la forme d'organisation du travail retenue, la phase du démarchage, qui prend généralement l'allure d'une tournée non préparée (les associés vont à la recherche de bonnes affaires), est prépondérante. C'est elle qui met en œuvre les qualités de sollicitation de la clientèle, de finesse psychologique dans l'acte de négociation. C'est dans ce contexte que joue la "chance", d'autant plus souhaitée que les difficultés sont grandes dans l'exercice des activités économiques. Les activités des Tsiganes sont nombreuses, avons-nous vu. Elles varient néanmoins au cours de l'histoire, d'un groupe à l'autre et d'un Etat à l'autre. Ainsi, dans le passé, certains Etats ont-ils interdit toute une série de professions aux Tsiganes ou, au contraire, obligé ceux-ci à se plier aux volontés d'un maître. L'idéal du travail indépendant reste pourtant un peu partout fermement affiché. Un attrait tout particulier pour les activités de ramassage et de sollicitation est observé en maints endroits. Négociateur, faire "rouler" l'argent, s'adapter grâce à une polyvalence élémentaire, telles sont souvent les clés de la réussite économique. Nombreux sont pourtant les Tsiganes qui n'occupent qu'un emploi non qualifié, temporaire et/ou dévalorisé socialement. Beaucoup parmi ces derniers sont exposés à la menace du chômage et dépendent, tôt ou tard, de l'aide sociale. Les données manquent pour apprécier complètement la place des Roms, des Manouches, des Gitans et des Voyageurs au sein des économies nationales contemporaines. Lorsqu'ils sont individualisés comme agents économiques (ce qui n'a pas été fait partout), l'apport des Tsiganes est surtout mesuré au regard des grands secteurs de production et des modes dominants d'exploitation de la force de travail.

